

CHAP. VIII.

Thérapeutique de l'asthma synanchicum acutum.

DANS le cas où la maladie dans la trachée a été précédée d'un rhume de cerveau qui vient de cesser, il se présente la première et la plus importante indication de faire revenir le rhume de cerveau, dont on doit juger que par metastase sur la trachée il produisoit toute la maladie. Aussi les enfans se trouvent-ils effectivement mieux dès que le mucus commence à sortir du nez sec jusqu'alors, et qu'ils éternuent. Un régime diaphorétique et le tabac par le nez doivent être jugés des moyens propres à cet effet.

Faire revenir le rhume de cerveau.

Lorsqu'il n'y a point eu de rhume de cerveau prononcé, ou qu'on ne peut pas espérer de le faire revenir, on doit exécuter la même indication autrement, et faire dériver le catarre de la trachée sur un autre organe sécrétoire, sur la peau, sur les reins et la vessie, et sur les boyaux, qui dans différentes constitutions épidémiques et dans différentes complexions influeront différemment et par lesquels on pourra influencer différemment sur ce mal des voies aérifères.

Dériver la maladie sur d'autres organes;

La peau est l'organe qui est le plus en rapport avec les organes de la respiration, dans lesquels cette mala-

Sur la peau.

Les vésicatoires le premier remède contre cette maladie.

die réside; c'est l'organe par lequel se font les crises catarrhales les plus salutaires, et c'est donc sur elle, qu'en général on dirigera le plus avantageusement la métastase de ce mal dangereux dans la trachée. Les vésicatoires opéreront le plus vite et le plus puissamment cette dérivation ou métastase; et à ce titre nous devons regarder et nommer les vésicatoires comme le premier et le plus important remède dans cette maladie. Rien ne prouve et ne peut prouver autant la justesse de notre manière d'envisager cette maladie, que le suffrage rendu par l'expérience à cette première indication. Il n'est presque point de cas un peu grave de cette maladie qui ait été guéri sans vésicatoires, et un examen analytique de tout le traitement fera facilement connoître, que c'étoit à eux qu'on a dû le principal effet. Même dans les deux cas de MILLAR, où l'assa foetida et le spiritus mindereri furent donnés dans des doses aussi énormes, les vésicatoires ont été en même temps appliqués, et ils disputent à nos yeux la guérison à l'assa foetida avec d'autant plus de raison, que l'autre cas où l'on ne fit point d'usage du vésicatoire, fut mortel quoique l'assa foetida eut été donnée comme dans les deux autres cas.

PRINGLE et STOLL ont les premiers le plus positivement éprouvé, et le plus clairement fait connoître les vertus incomparables des vésicatoires dans les pleurésies catarrhales. Bien que PRINGLE, cet excellent médecin des armées angloises, dise n'avoir jamais vu de mauvais effets des vésicatoires dans des douleurs pleurétiques quelconques,

pourvu qu'on ait saigné auparavant ou bientôt après avoir mis le vésicatoire. Mais STOLL démontre très-bien que la pleurésie que PRINGLE a décrite, étoit une pleurésie catarrhale, et que pour cette raison les vésicatoires la soulageoient autant qu'ils avoient soulagé celle que SYDENHAHM observa dans le commencement d'un hiver froid et humide après un automne très-doux et aussi chaud qu'un été.

L'effet d'un vésicatoire dans les fièvres catarrhales est très-général, et il n'importe presque pas sur quel endroit il est mis. L'endroit le plus affecté sera cependant à préférer pour y appliquer le vésicatoire. On suppose généralement que le larynx et la trachée sont le principal siège de la maladie, et c'est donc là qu'on mettra le vésicatoire qui, tel qu'on les applique dans les esquinancies, devrait embrasser tout le cou en laissant les vertèbres comme interstices entre ses deux extrémités. L'endroit où la trachée est bifurquée sous la commissure des clavicules, paroît être un endroit critique. Lorsque le mucus monte des bronches, c'est ici qu'il menace d'intercepter l'air des deux poumons. C'est dans cet endroit, que LENTIN trouva une petite membrane capable de fermer le bout de la trachée comme une soupape, tandis que le reste de la trachée étoit sainement conditionné. La douleur dans la trachée provenant d'une toux catarrhale sèche a particulièrement son siège dans cet endroit; et c'est donc plutôt depuis le dessus du larynx jusqu'au-dessous des clavicules, qu'il faudra étendre le vésicatoire qui sera la moitié aussi large que long.

Siège de la
maladie dans
les poumons
ou les bron-
ches, plutôt
que dans le
larynx ou la
trachée.

Cette supposition sur la localité du mal n'est cependant peut-être pas juste. Dans les dissections des cadavres on a presque toujours trouvé les bronches en même temps que la trachée, chargées d'un mucus étranger, et il pouvoit être le cas que c'étoit par les bronches, que ce mucus commençoit à se former et à monter vers la trachée. Dans les cas où on n'a rien remarqué d'étranger ni dans la trachée ni dans les bronches, comme dans les cas d'asthme spasmodique, c'étoient certainement les poumons qui devoient être affectés; et comme l'asthme spasmodique est différent de l'asthme muqueux et inflammatoire par le degré et le développement de la maladie plutôt que par son siège, il pourroit très-bien se faire que lors même que la douleur se fait sentir seulement au larynx, la cause en résideroit vraiment dans les poumons, ainsi qu'il arrive que dans une phthisie supposée laryngée, où il y avoit une douleur et un chatouillement continuel au larynx, celui-ci est pourtant trouvé dans son état naturel après la mort, tandis que les poumons qui durant la maladie ne paroissent pas du tout être affectés, se montrent tout ulcérés. Je me permettrai d'ajouter ici une autre réflexion.

Le diaphragme n'est-il pas particulièrement affecté dans cette maladie?

Le rire hystérique et les mouvemens involontaires à la manière de la danse de St. Vit, qui sont observés quelquefois dans les intermissions des accès asthmatiques de cette maladie, ne font-ils pas naître le soupçon d'une affection du diaphragme qui est précisément l'organe qui forme le passage des mouvemens volontaires aux mou-

vemens involontaires , participant à la nature de deux espèces d'organes , des muscles et des vaisseaux , travaillant sans cesse sans perception et réflexion , et soumis pourtant en quelque manière à la volonté de l'homme ? Peut-être même que cette affection supposée du diaphragme n'appartient pas à la nature de la maladie , et n'existe pas originairement , mais survient facilement dans des enfans chez qui tous les systèmes sont encore pour ainsi dire plus entremêlés , et chez qui surtout la différence entre des mouvemens volontaires et involontaires n'est pas encore aussi prononcée. Le pouls si singulièrement irrégulier ne paroît-il pas de même indiquer une affection particulière du diaphragme ? Et si cette opinion est fondée ne mèneroit-elle pas à l'indication d'appliquer le vésicatoire sur le sternum vers le creux du cœur ?

Un vésicatoire au sternum doit pareillement être grand , et occuper la moitié inférieure du sternum. Il vaut mieux le faire plus grand et le laisser moins de temps sur la peau pour qu'il cause une grande irritation générale sans tirer beaucoup d'humeur et occasionner des plaies douloureuses. Car nous sommes de l'avis de STOLL qui dit , que ce n'est point la suppuration mais l'irritation produite par le vésicatoire , qui aide dans les douleurs des fièvres catarrhales. Le prompt soulagement de toute douleur , que le malade éprouve souvent après que le vésicatoire est à peine mis depuis trois - quarts d'heure , se conçoit mieux par l'idée d'une irritation , que par celle d'une dérivation. C'est pourquoi aussi il ne faut pas ôter la peau

de la vessie tirée , ni la panser avec des remèdes suppuratifs , mais avec des choses adoucissantes comme de la crème tiède à laquelle on ajoutera quelques gouttes d'extrait de Saturne dans le cas de grande inflammation.

Le camphre à combiner avec le vésicatif.

Pour prévenir l'action du vésicatoire sur les voies urinaires, il sera bon de lui ajouter le camphre qui même sera avantageux contre la vraie maladie ; et c'est dans cette idée que j'aime à mêler l'emplâtre vésicatoire avec la moitié de l'emplâtre diaphorétique de Mynsicht , augmentant alors un peu la grandeur de l'emplâtre.

Empl. diaphoret. myns.

Outre l'action par irritation et dérivation il est encore d'autres rapports sous lesquels on peut s'imaginer les effets opérés par les vésicatoires sur la poitrine. Quelques idées qu'on voudra avoir là-dessus , il reste avéré que les remèdes agissans sur la peau sont avantageux dans les affections catarrhales des poumons.

L'opérat. du vésicat. doit être soutenue par le spirit. mind.

Pour entrer dans l'opération des vésicatoires, et pour soutenir leurs efforts , des remèdes proprement sudorifiques seront donc à propos , comme le spiritus mindereri , les fleurs de sureau ; et comme nous avons cru avoir lieu d'augurer dans cette maladie quelque mal plus profond , une affection du diaphragme et des organes qui approchent du passage entre les mouvemens volontaires et les involontaires , il faudra y combiner des remèdes excitans dans ce genre. La valériane à laquelle on peut même attribuer quelque vertu particulière dans des rhumes et la serpentaire sont ici bien à leur place. Le musc est un remède de cette nature par excellence. Il

la valériane, la serpentaire, le musc.

agit de
puissam
taires
Com
simple
vous
tin de
dans les
peut pres
toute autre
par l'ouv
sages qui
Musc
de son
che tra
En supp
eniant a
la descri
die dont
amons à
« Sicut
tous le
mée se
du corp
qu'il pe
froid et
(1) M
de ma p
cui par

agit décidément sur la peau, relève le pouls, et règle puissamment le mouvement des organes qui de volontaires vont devenir involontaires.

Comme la première époque de la maladie n'est qu'un simple catarre de la trachée et des bronches, nous devons faire valoir ici le remède de MUDGE: *l'inspiration des vapeurs d'eau chaude*, qu'il préconise tellement dans les affections catarrhales de ces organes, qu'on ne peut presque pas désirer un remède plus efficace pour toute autre maladie. Pour ceux qui n'auroient pas sous les yeux l'ouvrage de MUDGE, nous allons en rapporter les passages qui concernent l'indication et l'usage de son remède.

Remède de
MUDGE con-
tre les catar-
res.

MUDGE a sur le catarre contre lequel il propose l'usage de son *inhaler* des idées qu'on peut rapporter à la synanche trachealis et en général à l'asthma synanchicum. En supposant la trachée et les bronches étroites d'un enfant au lieu de celles d'un adulte, on croit voir dans la description de MUDGE la vraie origine de la maladie dont nous traitons; et c'est pourquoi surtout nous aimons à citer ses propres termes: (1)

« Soit enfin que le dommage causé aux poumons soit dans tous les cas uniquement la suite de la transpiration supprimée sur tout le corps, ou seulement dans quelque partie du corps, ou bien, ce qui m'est encore plus probable, qu'il provienne quelquefois d'une action immédiate de l'air froid et humide sur la membrane muqueuse qui revêt la

p. 59 de la
vers. alle-
mande.

(1) Abhandlung von dem catarrhalischen Husten, in welcher zugleich eine gründliche und geschwinde Heilungsart desselben mitgetheilt wird durch JOHAN MUDGE aus dem engl. Leipzig, 1780.

superficie intérieure des organes destinés à la respiration, le remède que je propose, est pourtant dans les deux cas également propre contre la toux qui en étoit résultée ; et il arrivera certainement par son moyen une guérison prompte et inmanquable, pourvu que cette toux n'ait pas encore duré long-temps. »

« Ordinairement la sensation chatouillante et désagréable que cause la toux sèche, commence peu d'heures après le refroidissement ; et on peut reconnoître particulièrement cette espèce de toux par une certaine douleur légère que le malade éprouve le long de toute la trachée, qui même s'étend jusque dans les poumons. Cependant le principal siège de cette sensation est dans la partie inférieure de la trachée, dans l'endroit où les deux clavicules se réunissent. Elle est quelquefois assez forte, surtout lorsque l'accès est violent ; et la superficie intérieure de la trachée souffre autant par la toux, qu'il semble qu'elle soit égratignée par le cahottement de la toux, ou qu'elle soit même privée de sa membrane intérieure.

MUDGE qui étoit fort sujet à des toux catarrhales pouvoit faire sur lui-même les observations dont le récit est si intéressant. Il continue :

« Je ne veux point faire ici d'essais d'expliquer la manière dont le remède que je propose, produit ses effets salutaires et subits ; mon principal but étant l'instruction pratique. S'il est cependant vraisemblable que l'état inflammatoire et gonflé de la membrane muqueuse et l'irritation qui en provient, peuvent le mieux être éloignés en relâchant les parties trop surchargées, et en les délivrant de la quantité des humeurs qui y sont stagnantes, et en dissolvant ainsi les obstructions qui s'étoient formées dans ces parties, il

paroit que rien ne sera plus propre à cet effet, que le remède dont il s'agit. »

« C'étoit effectivement la seule persuasion, que la toux catarrhale provient d'un certain degré d'une véritable inflammation de la membrane muqueuse des organes de la respiration, qui me fit avoir la première idée de ce traitement; car si la maladie de cette membrane peut être regardée seulement comme l'effet d'une cause qui est topique, subite et passagère, il est tout naturel d'être porté à penser qu'un remède local bien appliqué doit avoir dans cette espèce d'inflammation les mêmes bons effets qu'il produit ordinairement dans d'autres inflammations. Deux choses importeront donc principalement dans le traitement: premièrement qu'on empêche autant que possible l'irritation occasionnée par le cahotement convulsif de la toux dans les parties enflammées; et secondement qu'on tâche de guérir l'inflammation même par certains remèdes émolliens externes qu'on peut aisément rapprocher de ces parties. »

« Les deux intentions sont parfaitement remplies par l'usage de l'opium et par l'inspiration des vapeurs d'une humidité chaude. Tant que l'action de l'opium dure, la superficie intérieure de la trachée et de ses branches est en grande partie rendue insensible à l'irritation nuisible, à laquelle elles auroient été exposées. La vapeur humide qui, soutenue par l'opiat, est portée à cette superficie, agit contre la cause de la maladie, et dissout l'inflammation en dégageant les petits vaisseaux de la membrane muqueuse engorgée d'humeurs. »

« Qu'on admette cette explication ou non, il est d'expérience constatée, que les vertus combinées de ces deux choses produisent une guérison sûre et aussi ordinairement

presque instantanée. Mais il faut, si cela doit arriver, être non seulement sûr que la toux présente est effectivement de cette espèce, contre laquelle l'inspiration des vapeurs chaudes est principalement avantageuse; mais il faut aussi que ce remède soit employé aussitôt que possible après le commencement de la maladie. Lorsque p. e. on gagne la toux pendant le jour, il faut dès le même soir se mettre à respirer les vapeurs, ou du moins ne pas le différer plus loin que jusqu'au lendemain soir. Car quoique cette pratique soit toujours utile, employée même plus tard, la guérison n'arrivera pourtant pas aussi vite, quand le dommage que les poumons ont essuyé, est devenu plus grand par le temps, et quand la disposition à l'inflammation a augmenté par cela, que l'âcreté qui se promène avec les humeurs se porte maintenant vers la partie endommagée, ce qui arrive presque toujours. Il devient même alors nécessaire de répéter le lendemain l'opiate et la respiration des vapeurs, attendu que l'effet de la première dose est passé, ce qui a lieu ordinairement huit ou dix heures après. Dans ce cas il faut passer la majeure partie de la journée au lit. Mais le malade peut être assuré qu'il en aura une nuit légère et tranquille, et que par conséquent aussi, si le remède n'étoit pas trop long-temps différé, la guérison seroit presque toujours entièrement certaine. De la même manière la répétition du même remède devient nécessaire, et elle est suivie du même heureux succès, lors même que le premier accès a été excessivement fort, et que le dommage que la trachée et les poumons ont éprouvé, a été très-considérable, surtout lorsque l'usage de ce remède a été différé jusqu'à l'autre soir. »

« Mais lorsque dans une toux récente et ordinaire on se sert de la machine recommandée d'abord le premier soir

après l'accès, le malade sera certainement aussitôt rétabli; et ceci arrivera si subitement, que selon toute probabilité le malade ne toussera plus qu'une ou deux fois le lendemain matin. Il évacuera par-là ce qui avoit passé dans les bronches; mais comme les parties liquides s'en sont évaporées pendant la nuit, le crachat partira aisément et bien recuit.»

« Quand on se sert de ce remède le même jour où l'on a gagné le catarre, il agit si promptement et si sûrement, que moi-même je ne pouvois que difficilement et seulement après différens essais me persuader au commencement de la réalité de la guérison opérée. Comme cependant toute ma vie, à cause de la structure délicate de mes poumons, je gagne facilement, dès que je me refroidis, un catarre qui autrefois duroit ordinairement trois à quatre semaines et même davantage, je fis le premier essai sur moi-même. Je passai la nuit suivante sans la moindre toux, et je crachai le lendemain matin une ou deux fois un peu de matière bien recuite, sans que j'aie eu après la moindre disposition à la toux. Je ne pouvois pourtant me persuader le jour suivant, que ma toux fût tout-à-fait guérie, et j'étois plutôt toujours en crainte qu'elle ne revint. Cependant cela n'arriva pas du tout; et n'est jamais arrivé depuis chez aucun des nombreux malades que j'ai guéri par ce remède, pourvu qu'on s'en soit servi d'abord et que la toux ait été du caractère ordinaire.»

« Après avoir essayé l'effet des vapeurs des différens pectoraux, je trouvai pourtant qu'aucun n'étoit si innocent pour les poumons et aussi agréable que la vapeur de l'eau chaude seule. Il paroît donc que cette partie de la cure n'est que

la suite d'un relâchement doux et subit procuré par la seule chaleur et l'humidité. »

« Un malade qui est attaqué de cette toux catarrhale , si c'est une personne âgée , doit prendre le soir , peu de temps avant de se coucher , trois gros ou trois cuillerées à thé de l'élixir parégorique du dispensatoire de Londres , dans un verre d'eau. Si le malade est plus jeune et n'a pas encore p. e. cinq ans , il faut ne lui en donner qu'une cuillerée à thé , et s'il est entre cinq et dix ans , il faut lui en donner deux. Chaque cuillerée à thé contient un peu moins qu'un quart de grain d'opium. Environ trois quart d'heures après que le malade a pris cet élixir , il doit se coucher et se couvrir chaudement. On remplit la machine à respirer aux trois-quarts d'eau qui doit être presque bouillante , mais qui par le froid du métal , et par le temps qui s'écoule jusqu'à ce que le malade commence à respirer la vapeur , est suffisamment attédiée. On entoure la machine d'une serviette et on la met sous les aisselles du malade , qui s'enveloppe dans la couverture du lit jusqu'au cou , prend le tuyau de la machine dans la bouche et en respire pendant vingt-minutes ou une demi-heure. Les poumons sont ainsi remplis d'un air qui est chaud et qui ayant passé par l'eau chaude , est chargé de vapeurs aqueuses. En expirant , tout ce qui est contenu dans les poumons passe par la soupape de la machine , s'attache au corps du malade et fait naître de la sueur ou bien une forte transpiration , qui dans le cas où il y a de la fièvre et où la peau est chaude et sèche , soulagera le malade de ses angoisses. Cependant la sueur n'est pas tellement nécessaire pour la guérison de la toux catarrhale , que l'effet de la machine contre cette maladie doive être uniquement attribué à ce phénomène. Quand la

toux est forte ou quand on a tardé à employer ce remède, il faudra le réitérer une ou deux fois. »

L'effet des vapeurs d'eau chaude sur la membrane intérieure de la trachée et des bronches admet certainement d'autres explications que celles avancées par MUDGE. Dans le commencement d'un refroidissement il ne peut guères encore y avoir des obstructions par du mucus, et l'effet le plus signalé de ces inspirations consiste selon MUDGE lui-même en ce que la toux cesse d'abord entièrement le lendemain, et qu'il ne se forme presque point de crachats. Où il n'y a point de crachats, il n'y aura point eu de mucus; où il n'y a pas eu de mucus, il n'y aura pas d'obstruction par du mucus.

Quoique tous les procès dans l'organisme se fassent d'une manière qui, non-seulement n'est pas analogue aux procès chimiques, mais qui leur est absolument contraire et opposée, il existe pourtant une certaine gradation par laquelle les rapports du procès chimique sont altérés et convertis dans les propres rapports du procès organique. La respiration et la digestion sont les procès qui participent aux deux espèces d'action. C'est le procès chimique qui domine encore dans leur commencement; mais l'une et l'autre étant achevées, tout est organique, et il n'y a plus de trace de procès chimique. La première impression que l'air froid fait sur la membrane de la trachée et des bronches, et par laquelle il fait naître le catarre, est certainement une action chimique, ainsi que l'action de la pierre caustique sur la

Hypothèse sur la raison de l'efficacité des vapeurs d'eau chaude dans des catarres.

peau ou sur l'estomac , est chimique. Dans le commencement d'un pareil mal il y aura lieu d'employer des réactifs chimiques , comme p. e. des acides dans le premier mal causé par un kali. Mais le mal ultérieur , p. e. la fièvre et l'inflammation ne peuvent plus être guéris par des réactifs chimiques , parce que c'est actuellement un mal organique et proprement intérieur de l'organisme ; et que ce mal est aussi peu produit chimique , que la substance organique peut être censée l'être. Ne pourroit-on pas admettre que le catarre est causé par une action électrique ; et les effets surprenans et subits des vapeurs d'eau chaude ne proviendroient - ils pas alors de la grande électricité dont les vapeurs d'eau chaude sont le véhicule ? Toutefois les assurances que MUDGE donne sur l'effet de ces inspirations , sont d'un grand intérêt dans le traitement des maladies catarrhales récentes , et ce sera surtout dans l'asthme synanchique des adultes que ce remède sera de l'usage le plus important.

Usage d'une
théière au
lieu de la ma-
chine de
Mudge.

Si l'on ne se trouvoit pas pourvu de la machine de MUDGE , chaque théière pourra servir au même but. Au lieu de couvercle on la fermera par une vessie de veau liée autour du bord. Au milieu de cette vessie on insinuera premièrement un tuyau de pipe ou bien le tuyau d'une plume , qui y sera assujétié par le moyen d'un fil , de sorte que la vessie étant liée au bord de la théière et ayant dans son milieu un tuyau qui la traverse , on pourra souffler par le tuyau dans la théière et en tirer l'air. La théière étant remplie d'eau chaude jusqu'un peu au-delà de deux

tiers, représenté la machine de MUDGE. Lorsqu'on aspire par le tuyau, l'air extérieur doit entrer par le goulot de la thèière, traverser l'eau, s'y réchauffer, et parvenir ainsi aux poumons chargé des vapeurs de l'eau chaude. Comme il n'y a point dans cet appareil de soupape, qui d'ailleurs dans la machine de MUDGE ne peut pas parfaitement remplir le but proposé, on se couvrira entièrement la tête avec la couverture du lit, et on respirera ainsi sous la couverture, afin que les vapeurs qu'on expire restent dans le lit autour du corps du malade. Les pipes dont se servent les Persans, dans lesquelles la fumée du tabac passe à travers l'eau avant de parvenir à la bouche, et qu'ils appellent *Kalian*, ont une construction semblable, et pourroient servir à la même fin.

L'*asthma synanchicum inflammatorium* a par son nom spécial fait former une indication si générale, et cette indication a été si passionnément exécutée, que celle que le caractère générique de catarre n'aurait pas dû laisser de réclamer, est restée tout-à-fait abandonnée. C'est ainsi que les saignées furent avidement embrassées dans le traitement de cette maladie. Cependant on ne sauroit pas bien décider si l'idée qu'on avoit conçue de la nature inflammatoire de cette maladie, donna le premier lieu au traitement antiphlogistique, ou si l'usage des saignées qui s'introduisit, y fit supposer un état inflammatoire. Nous avons démontré plus haut que les phénomènes de la maladie ne légitiment pas une induction décidée sur sa nature inflammatoire. Nous pour-

Le traitement antiphlogistique a fait négliger le traitement anticatarrhal.

L'effet des saignées mal expliqué.

rions de même prouver ici que les traitemens par les saignées ne le prouvent pas précisément non plus. Les cas où cette maladie a été guérie par de seules saignées, sont fort rares ; partout on a fait en même temps usage de vésicatoires ou d'émétiques, de calomel ou d'autres préparations d'antimoine. Cependant il se pourroit bien que, lorsque la maladie débute par un mal au larynx, une forte saignée par des sangsues appaiseroit aussitôt les premiers mouvemens d'une maladie qui se dissoudroit ensuite comme un catarre ordinaire. Mais lorsque le mal est un peu plus fort, on voit très-clairement combien ce remède est insuffisant, et combien on s'est donc abusé sur la nature du mal. « *La plupart de médecins,* dit HENKE, après avoir cité les auteurs qui recommandent et ceux qui désapprouvent les saignées dans le croup, *sont d'accord que l'évacuation du sang ne pourra être utile que dans le commencement de la maladie, et que plus tard elle pourra être nuisible. De trois enfans auxquels j'ai tiré du sang un seul fut sauvé.* »

Elles ne sont plus utiles quand la maladie est avancée.

l. c. p. 389.

Peut-être le sont-elles aussi au commencement de la maladie moins qu'on ne le croit.

Cette circonstance, que l'évacuation de sang n'est plus avantageuse et devient même dangereuse le second et le troisième jour, lorsque la maladie est avancée, mérite l'examen le plus attentif. Il n'en est pas ici comme dans la vraie pneumonie où BOERHAAVE exige la plus grande circonspection dans l'usage de la saignée après le troisième jour, à cause de la suppuration qui se forme alors. Il est constaté et connu, que dans l'asthme synanchique il n'y a jamais ni suppuration, ni gangrène. On

est donc en droit de supposer que la cause qui produit cette maladie, du moins celle qui la rend mortelle, est différente de celle qui existe dans la vraie pneumonie; qu'elle est étrangère au sang; que l'évacuation du sang n'évacue donc pas une cause de maladie, et que le mal qui peut arriver d'une pareille évacuation doit être regardé comme un mal fait à la constitution en général, et non à la maladie en particulier. Si dans un état de maladie déjà bien formée l'évacuation de sang ne nuit pas immédiatement, il pourroit aussi se trouver, que dans le commencement même de la maladie elle n'aide pas autant qu'on le croit; et le sang influeroit enfin aussi peu sur le traitement de la maladie, que sur sa naissance. Il résulte du moins incontestablement de ces réflexions, qu'outre le sang, il doit y avoir encore dans cette maladie quelque autre cause essentielle qu'il faut dompter dans le traitement.

Nous avons établi et fait connoître l'affection catarrhale de la trachée et des bronches comme cause primaire, avec laquelle différens rapports du sang peuvent se combiner; et c'est ici que nous avons à exposer comment on peut satisfaire à l'indication formée contre cette complication. Si c'étoit une vraie inflammation du larynx et de la trachée, elle devroit sans doute être traitée et se guérir comme une vraie inflammation des poumons, dont SYDENHAM juge, que les saignées réitérées sont le seul remède. S'il n'y avoit ici qu'une simple affection catarrhale, les saignées seroient certainement déplacées,

Combinaison du traitement antiphlogistique avec le traitement antiscatarrhal.

et un vésicatoire soutenu par un régime diaphorétique suffiroit. Lorsque la maladie participe de l'un et de l'autre caractère, et qu'elle doit être nommée catarre inflammatoire de la trachée, ou bien inflammation catarrhale de la trachée, il faut dans le traitement remplir les deux indications, combiner les saignées avec les vésicatoires, et observer un régime antiphlogistique et anticatarrhal. Le degré et les rapports que le médecin entrevoit dans cette complication de la maladie, lui feront user de deux espèces de remèdes différemment combinés.

Pratique de
Sydenham
dans la toux
catarrhale.

Ce que SYDENHAM dit sur l'existence et le traitement d'une pareille complication dans la toux catarrhale, est si propre à éclaircir ce sujet important, que nous voulons en rapporter quelques passages. « *Dans l'automne de 1675, dit Sydenham, (1) après un temps doux comme en été, auquel succéda subitement à la fin d'octobre un temps froid et humide, il y eut plus de toux, que je ne me rappelle jamais d'en avoir observé. Comme la constitution épidémique qui depuis quelque temps s'étoit formée, ne fut contrebalancée par aucune autre maladie épidémique, la toux prêtoit la main à la constitution pour faire naître la fièvre épidémique; pareillement cette fièvre saisissant la disposition préparée par la toux, occupoit la plèvre et les poumons de la même manière qu'elle s'étoit portée à la tête jusqu'à ce temps-ci où la toux apparut. Ce changement inattendu des*

(1) *Constitutio epidemica partis anni 1673, atque integrorum 1674, 1675. Opera omnia. Edit. Lugdun. 1754. p. 218. cap. v. p. 241.*

symptômes donne à quelques-uns, qui n'y portoient pas une attention assez soigneuse, lieu de prendre cette fièvre pour une pleurésie et pour une pneumonie essentielle; tandis qu'elle restoit absolument la même qu'elle l'avoit été pendant toute cette constitution. c. à. d. depuis 1673.»

GRANT(1) paroît regarder cette fièvre constitutionnelle ou stationnaire de SYDENHAM comme fièvre inflammatoire et gastrique. Il la compare absolument à la fièvre qu'il observa en 1775 à Londres, et qu'il traita vers l'hiver, lorsque la toux s'y étoit jointe, par des saignées et par des purgatifs, ainsi qu'il traite en général les fièvres putrides, sous le nom desquelles il comprend ce que, dans le présent cas, nous appelons avec STOLL complication d'une fièvre inflammatoire avec une fièvre gastrique. Mais nous pouvons nous permettre d'observer, que ce grand connoisseur de la nature des fièvres et par conséquent de toute la médecine, dont nous ne pouvons pas mieux nous représenter le mérite, qu'en nous rappelant l'estime que STOLL lui portoit, s'est un peu écarté du grand modèle qu'il admire aussi justement. Car SYDENHAM n'employoit contre cette fièvre, que sobremment la saignée, un vésicatoire à la nuque et des lavemens. La constitution toute inflammatoire qui depuis la peste, 1665, avoit été dominante à Londres, venoit déjà de baisser; et au sujet des purgatifs il dit expressément : *« au premier commencement de cette fièvre (au*

Jugement de GRANT sur la fièvre catarrhale de SYDENHAM.

Il s'écarte dans la pratique de SYDENHAM.

(1) Neue Beobachtungen über die ansteck. faulicht. und epidem. Catarrhalsieber und Halsentzündungen. Aus dem englisch. Leipzig 1778.

mois de juillet 1673) j'appris d'abord, tant par plusieurs phénomènes bien différens de ceux qui avoient accompagné la constitution précédente, tant parce qu'elle ne cédoit pas bien aux purgatifs, au moyen desquels j'avois le plus heureusement vaincu toutes les fièvres de la constitution passée, que cette fièvre étoit d'une tout autre famille; et je demurai là plus long-temps que de coutume à rechercher de quelle espèce elle étoit. Je devois donc hésiter sur le but que je me proposerais dans le traitement.» Et un peu plus loin il dit: «l'expérience et l'exemple m'enjoignirent ainsi de m'abstenir des saignées réitérées, quoiqu'il étoit plus clair que le jour, que cette fièvre, surtout dans son premier commencement, n'étoit pas médiocrement inflammatoire. Il ne restoit rien pour en éteindre la chaleur que des lavemens plusieurs fois répétés, et des médicamens rafraîchissans. Outre ces affections évidemment inflammatoires c'étoit la stupeur dans la tête et l'assoupissement plus habituels dans cette fièvre, que dans toute autre, qui demandoient une répétition continuelle des lavemens. Enfin je jugeai que des vésicatoires assez grands appliqués à la nuque, seroient particulièrement nécessaires à ceux, chez qui la matière fébrile se portoit trop vers la tête.» Dans l'histoire de la toux compliquée de la fièvre stationnaire,

1. c. p. 223.

p. 242. SYDENHAM continue: «la matière fébrile sollicitée par la toux, étant déposée abondamment sur la plèvre et les poumons, excitoit des symptômes propres à ces parties. Cependant la fièvre, autant que je l'ai pu obser-

ver, étoit absolument la même que celle, qui jusqu'au jour où cette toux parut pour la première fois, avoit exercé ses ravages. Aussi les remèdes auxquels elle cédoit le plus promptement, démonstroient la même chose; et malgré que le point de côté, la difficulté de respirer, la couleur du sang, et les autres signes appartenant à la pleurésie, indiquassent qu'il y avoit ici une pleurésie essentielle, cette maladie ne demandoit pourtant point d'autres traitement, que celui qui convenoit à la fièvre de cette constitution, et monroit comme tout-à-fait inadmissible celui d'une vraie pleurésie. »

STOLL prétend que cette fièvre de SYDENHAM qui sem-
bloit être une vraie pleurésie, étoit une pleurésie ca-
tarrhale; et il le prouve autant par les causes qui l'ont
fait naître (le froid et l'humidité au commencement de
novembre survenant subitement après un temps très-
doux et tiède en Octobre), que par le traitement (un
régime convenable, une ou deux saignées, un vésicatoire
à la nuque) employé par SYDENHAM avec bon succès.

Ces causes-là parlent certainement en faveur du juge-
ment de STOLL, quoique SYDENHAM lui-même n'en fasse
aucun cas, et ne les mettent pas au nombre des rap-
ports qui caractérisent cette maladie. Il ne voit sous
une forme aussi nouvelle et aussi extraordinaire, que
la même fièvre qui en été s'étoit portée particulière-
ment à la tête, et avoit donné lieu à la stupeur, au
délire et à l'assoupissement, qui sont les symptômes
propres de la phrénésie, qui vers l'automne s'étoit por-

Jugement de
STOLL sur la
fièvre catar-
rhale de SY-
DENHAM

rat. medendi
t. I.

Idées de SY-
DENHAM sur
les rapports
des fièvres
épidémiques.

tée particulièrement sur les boyaux, et avoit fait naître la dyssenterie et la diarrhée. Phrénésie, dysenterie et pleurésie sont à ses yeux des symptômes accidentels. La maladie essentielle en tout cela est la fièvre stationnaire qui depuis deux ans continuoit à rester la même. Phrénésie, dysenterie et pleurésie sont à cette époque une même chose, une même maladie. Il n'y a dans cette constitution devant SYDENHAM ni phrénésie, ni dysenterie, ni pleurésie. Il n'y a ici pour lui, qu'une seule fièvre foncière et constitutionnelle ou stationnaire, qui joue ces différens rôles, et abuse ainsi les gens inexperts. C'est cette fièvre qu'en 1673 il remarqua ne plus céder au traitement qui jusqu'alors avoit bien réussi; dont il eut alors beaucoup de peine à saisir la nature; mais qu'aussi il ne perdoit plus de vue, et qu'il ne cessa de combattre d'une même manière, dès qu'il eut une fois démêlé et bien reconnu ses rapports. Tant ce grand médecin étoit épris et persuadé de la grande idée, que sous une différente apparence les fièvres peuvent cacher une même nature; qu'à la manière des plantes et des animaux les fièvres forment des familles, dont les espèces peuvent paroître très-étrangères les unes aux autres, et se ressembler néanmoins dans leurs caractères essentiels; que de même que les opinions des hommes et leurs mœurs se conservent pendant quelque temps les mêmes, et changent enfin insensiblement pour devenir tout autres, les fièvres restent les mêmes dans un certain pays pendant quelque

temps, et puis se convertissent en d'autres; que les fièvres, et c'est ici l'opinion expresse de SYDENHAM, ont de commun dans une certaine époque un caractère général qui pendant plusieurs années domine dans les fièvres de toutes les saisons, et qui constitue ainsi la fièvre dominante, constitutionnelle ou stationnaire: qu'à cette fièvre stationnaire se joignent des fièvres d'un caractère qui n'est pas assez différent pour ne pas la laisser apercevoir, mais qui est assez important pour lui donner une nouvelle nuance (il les nomme fièvres intercurrentes ou annuelles); que celles-ci pourroient peut-être provenir des qualités de l'air, tandis que la première, la fièvre constitutionnelle, paroît avoir si peu de rapports avec les qualités perceptibles de l'air, qu'elle semble plutôt être engendrée dans le sein de la terre, et être remplacée par d'autres d'après un ordre commun avec les grands phénomènes de la nature; qu'en général ni les causes, ni les symptômes apparens des fièvres ne font naître une indication juste sur leur nature et leur traitement, qui pour chaque nouvelle constitution ou fièvre stationnaire doit par une parfaite application et perspicacité être épiée *ex juvantibus et nocentibus*.

SYDENHAM, qui presque le premier a exposé ces grandes et admirables idées sur la nature des fièvres, est resté pour ainsi dire concentré dans ces vues générales, et n'a pas beaucoup détaillé les complications qu'il pouvoit y avoir dans cette sorte de fièvres. S'étant assuré que les nouvelles toux et les pleurésies qui s'y joignoient,

exigeoient le même traitement, que la fièvre générale qui régnoit depuis deux ans, donc le même traitement qui avoit convenu à la phrénésie et à la dyssenterie de cette année. Il n'entre plus dans aucune recherche sur la nature de cette fièvre et de ses complications.

Première
analyse de la
fièvre catarrhale de SYDENHAM par GRANT.

GRANT, qui a si bien commenté la doctrine de SYDENHAM en la comparant avec les fièvres qui régnoient de son temps, a déjà dû tomber sur la voie propre à lui faire distinguer et connoître les différens élémens qui composoient ces fièvres; et c'est ainsi que nous apprenons, que la fièvre varioleuse de SYDENHAM, que GRANT a appelé fièvre dominante dans l'épidémie de 1673-75, étoit une fièvre inflammatoire et gastrique compliquée. Celle du moins que GRANT a observée, devoit être telle; car il la traitoit simplement par des saignées et des purgatifs. Mais GRANT néglige comme SYDENHAM toute considération de la toux et de l'affection de la plèvre et des poumons, sur lesquels cette fièvre s'étoit portée en hiver.

Seconde analyse de la fièvre catarrhale de SYDENHAM par STOLL.

STOLL, persuadé de la justesse des idées de SYDENHAM et de GRANT, qu'il savoit apprécier mieux que personne, a pénétré plus loin dans la nature de ces rapports, et il a ajouté un degré considérable de perfection à cette doctrine des constitutions des fièvres par la distinction de plusieurs complications qui leur arrivent et par la reconnaissance de leurs rapports. L'aveu que SYDENHAM fait, que les malades pour s'être tenus trop légèrement hors du lit souffroient des rhumatismes dans la convalescence, paroît assez approuver le jugement de

STOLL, qui dans cette maladie que SYDENHAM regarde comme la fièvre stationnaire dans les poumons, et que GRANT n'appelle pas non plus autrement que fièvre putride, ou fièvre bilieuse comateuse, trouve un caractère catarrhal très-prononcé, et déclare cette maladie pour une pleurésie catarrhale.

La toux épidémique de SYDENHAM, qui prenoit si facilement l'apparence d'une pleurésie, nous est donc un exemple 1° des complications qu'il peut y avoir dans des affections catarrhales des voies aëri-fères; et 2° de la différente manière, dont pareilles complications peuvent être appréciées. GRANT et STOLL reconnaissent, que cette maladie de SYDENHAM est la même qu'ils ont observé, le premier en 1775 à Londres, et le second en 1776 à Vienne. SYDENHAM déclare la maladie pour être la fièvre stationnaire dans la plèvre ou dans les poumons, et il trouve qu'elle n'exige point d'autre traitement, que celui qui convenoit à cette fièvre constitutionnelle sous quelque forme, qu'elle apparût. Il la traite ainsi absolument de la même manière, qu'il avoit traité la dysenterie, et la fièvre comateuse de cette même constitution, savoir par un régime rafraîchissant, une ou deux saignées, un vésicatoire à la nuque et des lavemens réitérés. GRANT n'a aucun égard non plus à l'affection locale de la poitrine. Il traite la fièvre générale en fièvre putride par des saignées modérées et par des purgatifs. Il ne fait pas même usage des vésicatoires, probablement parcequ'il les suppose employés par SYDENHAM uniquement contre l'affec-

Catarrhe compliqué et différemment apprécié par SYDENHAM, GRANT et STOLL.

tion comateuse de la tête, qui se guérissoit assez bien par son simple traitement. STOLL enfin ne juge pas la maladie aussi gastrique que GRANT, et en cela il reste plus conforme à l'opinion de SYDENHAM ; mais il la trouve décidément catarrhale, et en cela il se distingue un peu de l'un et de l'autre. Il pousse sa diagnose plus loin et il la détermine plus précisément. Il emploie la saignée comme SYDENHAM et GRANT ; mais il ne purge pas autant ses malades, que ce dernier, et en cela il suit plus strictement la méthode de SYDENHAM, dont il emprunte aussi les vésicatoires avec la différence cependant, qu'il met la plus haute importance à ce remède, avec lequel il croit combattre le plus efficacement la complication catarrhale ; tandis que SYDENHAM ne connoissant pas et ne recherchant pas non plus une pareille vertu spécifique des vésicatoires, s'en servoit proprement pour attirer ailleurs la maladie de la tête.

Ces trois médecins reconnoissent également cette pleurésie pour une maladie compliquée ; mais ils conçoivent et apprécient différemment cette complication. SYDENHAM avoue que c'est une toux produite par le changement subit d'un automne très-doux et tiède en un hiver froid et humide, qui s'est adjointe la fièvre de constitution. Il ne trouve pas la toux assez importante pour s'occuper ni de sa nature, ni de son traitement. Sa principale et unique indication se dirige contre la fièvre, dont il n'expose aucune complication essentielle ; et le succès de sa thérapeutique lui prouve suffisamment la justesse

de sa diagno
égard à la
ture de la
comme l'
même chose
toire et gas
dans cette p
constitutionne
établie presque
lui toute la r
compose ce p
mens ; et sa m
affection de la
fièvre gastri
drois pres
DENHAM. L
mens carac
nature
fait du sens
et ayant mis
inappréciables
suit dans ce
jours plus
plus juste de
fond et plus
Quoique
aussi graves
de des fièvre

de sa diagnose. GRANT néglige comme SYDENHAM, tout égard à la toux ; mais il s'explique davantage sur la nature de la fièvre constitutionnelle, qu'il fait connoître comme fièvre putride, ou bien, ce qui selon lui est la même chose, comme complication de fièvre inflammatoire et gastrique. SYDENHAM nous montre deux élémens dans cette pleurésie : l'affection de la poitrine et la fièvre constitutionnelle ; dont l'un, l'affection de la poitrine, est évalué presque à zero, tandis que l'autre renferme en lui toute la raison essentielle de la maladie. GRANT décompose ce principal élément de SYDENHAM en deux élémens ; et sa maladie contient ainsi trois élémens : une affection de la poitrine, une fièvre inflammatoire et une fièvre gastrique ; dont le premier se réduit chez lui, je dirois presque encore à moins de chose que chez SYDENHAM. L'analyse de STOLL y fait connoître trois élémens caractéristiques : un état catarrhal, un état inflammatoire, et un état gastrique. STOLL se montre ainsi au fait du sens et imbu des véritables idées de SYDENHAM ; et ayant mis pour base de ses recherches les dogmes inappréciables de ce médecin plein de génie, il poursuit dans cet esprit l'analyse des fièvres, et devient toujours plus pénétrant et plus précis dans sa diagnose, plus juste dans ses indications, plus ample, plus profond et plus sûr dans toute sa doctrine.

Quoique nous ne pensions pas, qu'après des autorités aussi graves et aussi irrécusables, et après quelque étude des fièvres épidémiques, quelqu'un puisse révoquer en

L'asthme synanchique exige de pareils égards aux complications.

doute la possibilité de pareilles complications dans toute fièvre, et par conséquent aussi dans l'asthme synanchique aigu; nous croyons pourtant aussi, qu'on avouera que jusqu'à présent on n'a pas encore eu d'une manière compétente ces égards dans la diagnose de cette maladie. Non seulement on n'a pas supposé que cette maladie pourroit être une simple affection symptomatique d'une maladie générale; mais même on n'a pas réfléchi sur les complications, dont toutefois elle ne pourra guère être exempte. Comme nous sommes absolument de l'avis de SYDENHAM, que la nature de pareilles complications et le traitement qui leur convient, ne peuvent être reconnus que par l'observation des symptômes de chaque nouvelle épidémie, et par l'expérience de l'effet du traitement, nous ne pouvons faire autre chose, que rappeler ces idées importantes, et recommander l'étude sérieuse des auteurs, comme SYDENHAM, GRANT et STOLL, sans laquelle il est impossible de s'orienter dans des maladies nouvelles ou autrement inconnues.

Inconséquence des saignées excessives.

D'après ces réflexions, que doit-on juger des traitemens violens, où sans induction par les symptômes, sans analogie des remèdes, sans aucun valable motif de pathologie et de thérapeutique, on saigne inconsidérément et en désespéré les enfans des deux bras, où on leur ouvre la veine jugulaire, où on les saigne jusqu'à évanouissement, où on leur tire autant de sang qu'à un adulte! N'arrivera-t-il pas à ces médecins comme à ceux qui dans l'épidémie de SYDENHAM, dont nous avons parlé, atta-

quoient la maladie violemment, et la combattoient par un grand appareil de remèdes; qui, comme SYDENHAM le dit, l. c. p. 245. perdoient leurs malades, ou après avoir fait plus de saignées que la maladie ne l'exigeoit, ou ne le supportoit sans danger, se trouvèrent obligés de racheter la vie de leurs malades. (*)

Des saignées aussi énormes doivent nécessairement faire naître une stagnation dans tous les procès de l'organisme, et ôter la vigueur à la maladie aussi bien qu'aux autres fonctions. La nature gagne alors du temps pour opérer sur la maladie ainsi atténuée; et, soutenue par quelques moyens généraux, elle parvient à la vaincre et à l'éteindre. C'est d'après ces rapports qu'il faut peut-être concevoir plusieurs guérisons des anciens par des saignées effrayantes. Ce traitement exposoit visiblement la vie des malades. La foiblesse générale qui en résultoit,

Hypothèse
sur l'effet sa-
lulaire des
saignées for-
tes.

(*) Je comprends ce passage autrement que le traducteur anglois des œuvres de SYDENHAM, le Dr. SWAN. Si la traduction allemande des œuvres de GRANT est exacte, le Dr. SWAN fait dire à SYDENHAM, qu'après avoir traité violemment cette pleurésie il faut racheter la vie du malade par plus de saignées, que le malade ne le supporte. « So verlohren sich alle Zufälle allmählich auf eine ganz gelinde Art; da hingegen, wenn die Krankheit auf eine rauhe Weise behandelt ward, und man eine Menge von Mitteln verordnete, der Patient entweder starb, oder man ihm doch um sein Leben zu erhalten, öfterer zur Ader lassen musste, als es die Krankheit erlaubte, oder der Patient es ohne Schaden vertragen konnte. p. 191. » SYDENHAM dit: « sic symptomata universa placide solebant evanescere; cum qui morbum ferocius atque hostili manu aggrediebantur, ingenti remediorum molimine bellum inferentes, vel suos aegrotos amitterent, vel saltem, phlebotomia sæpius repetita, quam vel postulabat morbi genius, vel etiam tuto ferebat, eorundem vitam redimere cogerentur. p. 145. » c. à. d. qui, ayant mis leurs malades dans le plus grand danger par un traitement aussi violent, se trouvèrent obligés de tâcher par tous les moyens possibles de leur sauver la vie.

affectoit les forces de la maladie autant que les forces générales; celles-ci se relevèrent d'elles-mêmes, ou furent soutenues par quelques légers remèdes et parvinrent ainsi à vaincre celles de la maladie. Mais ils ont aussi encouru le danger de déprimer les forces générales tout à fait avec celles de la maladie. *Ils ont*, pour me servir de l'expression de SYDENHAM, *combattu les maladies au risque de devoir racheter la vie*. Les vomissemens violens occasionnés par des saignées, pourroient souvent avoir autant de part au soulagement de cet asthme, que l'évacuation du sang.

Usage de la méthode antiphlogistique. Précaution.

Lorsque par la comparaison des maladies régnantes et du succès de différens traitemens on sera convaincu de l'existence d'une complication inflammatoire, on saura aussi le nombre des sangsues qu'il y aura à appliquer, et le traitement antiphlogistique qu'il y aura à suivre. Il est cependant important de se rappeler que les remèdes purgatifs, salins ou généralement rafraîchissans ne se sont jamais acquis le suffrage des praticiens dans cette maladie.

Vésicatoire avant la saignée, lorsque l'inflammation n'est pas évidente.

Pour le cas, où on est incertain sur la nature et le degré de la complication inflammatoire, il sera à propos d'appliquer premièrement un vésicatoire au bas du sternum vers le diaphragme, lorsqu'il y aura eu un rire hystérique, un délire, ou quelques mouvemens involontaires; de même lorsqu'on aura eu de raison de supposer que les bronches sont affectées plutôt que la trachée, — et de l'appliquer sur le haut du sternum vers l'endroit de la bifurcation de la trachée et sur la trachée même, lorsqu'on y trouvera de la douleur ou de l'oppression, et qu'on

supposera
Si le vés
plication
raccourci
bien-être
été mis
mes app
le mouve
L'asthme
quelle le t
Mais on ne
tement de
muscle et
lité plus
de spiri
cité que
placée
que M
moyens;
le desir
nement
d'autres
préveni
de la res
tion cata
re avec le
avec l'oxy
cinatus; le

supposera le mal plus local dans le larynx et la trachée. Si le vésicatoire suffit contre la maladie, et que la complication inflammatoire ne surpasse pas en intensité le caractère originaire catarrhal, leur bon effet se fera sentir bientôt. Si une heure ou deux après que le vésicatoire a été mis, on ne remarque pas une amélioration des symptômes supposés provenans de l'inflammation, ce sera alors le moment où les sangsues ne doivent pas être négligées.

L'asthma synanchicum spasmodicum est l'espèce à laquelle le traitement de MILLAR sera le plus applicable. Mais on ne sauroit pourtant aucunement qualifier ce traitement de spécifique. MILLAR lui-même ne met entre le musc et l'assa foetida de différence, que celle d'une qualité plus pénétrante de ce dernier remède. La grande dose de spiritus mindereri mérite peut-être autant d'être appréciée que l'assa foetida, qui probablement pourroit être remplacée par la gomme ammoniacque. Certes les indications que MILLAR forme, peuvent être remplies par d'autres moyens; et comme MILLAR ne motive pas autant qu'on le desireroit l'usage de l'assa foetida, ni par du raisonnement, ni par l'expérience, on est en droit d'essayer d'autres médicamens analogues, dont il est à croire qu'ils préviendront les mouvemens spasmodiques des organes de la respiration, et qu'ils les dégageront de leur affection catarrhale. Tels seront: la valériane et la serpentaire avec le spiritus mindereri; le sénéka et l'ipécacuanha avec l'oxymel scillitique; l'arnica avec le liquor c. c. succinatus; le balsamus sulphuris anisatus. Le musc et

Thérapeutique de l'asthme synanchique spasmodique.

l'opium, selon WICHMÁN aussi l'huile de cajeput, revendiqueront le premier rang parmi les remèdes propres dans ce cas. Les vésicatoires restent sous-entendus dans tous ces traitemens, parceque nous les croyons ici si importans et si spécifiques, que nous ne saurions rien leur préférer.

Thérapeutique de l'asthme synanchique gastrique.

On sera certainement tenté d'en appeler aux émétiques comme au premier remède dans *l'asthma synanchicum gastricum*. Cependant quand on réfléchit à tant de modifications qu'il peut y avoir dans un état gastrique, et quand on pense combien SYDENHAM étoit scrupuleux à examiner et à s'assurer si une fièvre permettoit l'usage des lavemens, on voudra aussi pour cette complication consulter premièrement l'expérience sur les effets particuliers de chaque espèce de médicament.

Idées et pratique d'AUTENRIETH sur l'asthme synanchique.

AUTENRIETH est, autant que nous le sachions, le premier qui ait reconnu que l'asthme synanchique est le symptôme d'un mal général qui seul doit être bien soigné; que le mal qui se porte au larynx, est en rapport particulier avec les boyaux; que la nature elle-même incline à l'y transférer et à l'évacuer par cette voie; que la principale indication doit donc être: d'imiter les essais de la nature, et de faire dériver le mal du larynx sur les boyaux par des remèdes qui en même temps corrigent les humeurs dangereuses et qui les évacuent. Plusieurs idées particulières l'engagent à confier au seul calomel le soin d'atteindre ces buts. Il en donne ordinairement toutes les heures un grain avec deux grains de magnésie jusqu'à ce que l'enfant commence à être purgé. Dans des cas graves

il donne une poudre toutes les demi-heures et même plus souvent. Avec cela il fait appliquer des lavemens de vinaigre , mettant sur une décoction de son autant de cuillérées de vinaigre , que l'enfant a d'années. Dans une autre épidémie il eut aussi recours aux vésicatoires ; il employa la squilla avec le mercure , le soufre doré , les émétiques et un onguent épispastique. Le mercure restoit le principal remède.— HENKE remarque , et certainement avec raison , que les modifications du traitement dans la seconde épidémie , sont si importantes , qu'elles prouvent contre la justesse du premier raisonnement. Il faudra s'élever encore au-dessus du point de vue que AUTENRIETH paroît avoir saisi , pour apprendre la véritable manière d'agir du calomel , pour connoître ses rapports avec les autres remèdes , et pour s'assurer si un traitement antigastrique ordinaire auroit autant opéré contre cette maladie , que les prémisses citées devoient le faire espérer.

Quoique ces idées d'AUTENRIETH sur la nature générale de cette maladie , et ses indications spéciales lui soient particulières , sa manière générale d'envisager la pathologie et la thérapeutique de cette maladie est pourtant assez conforme à la nôtre , pour qu'une exposition plus détaillée de la doctrine de ce digne professeur de Tubingen puisse autant servir à éclaircir et à faire apprécier les principes de notre opinion , qu'elle doit contribuer à une plus intime connoissance des différens rapports de cette maladie multiforme. C'est pourquoi nous

ne négligerons pas de rapporter ici en entier l'extrait
l. c. p. 394. que le Prof. HENKE nous en fait connoître.

« D'après l'assurance de M^r le Prof. AUTENRIETH (*) le traitement qu'il a employé généralement et avec le plus heureux succès à Tubingen, dans l'épidémie de 1807, est plus satisfaisant que tout ce que nous venons de rapporter des différens traitemens et remèdes employés par d'autres. »

« La nature de la maladie consiste dans une oxydation avancée de la lymphe ; la guérison dans une diminution de l'oxydation, et dans une dérivation de la sécrétion de l'âcreté morbifique qui dans l'angine membraneuse se porte vers la trachée, sur les organes du bas-ventre, qui sont soumis à l'hydrogénéité, et nommément sur les boyaux. »

« Ce sont les seuls oxydes doux du mercure qui selon M^r AUTENRIETH satisfont à ces indications. L'âcreté morbifique est ainsi corrigée, l'incitation est détendue, la prépondérance de l'action du système gastrique s'établit, et le rétablissement de l'équilibre dans l'organisme par des évacuations critiques, est rendu possible. »

« Dans l'épidémie que M^r AUTENRIETH décrit, l'inflammation de la trachée n'attaquoit jamais subitement les enfans; mais ils se plaignoient pendant quelques jours, quelquefois pendant une semaine, d'une douleur légère dans le larynx ou dans le gosier, d'abattement, ou de douleurs de coliques passagères. C'étoit pour la plupart des garçons de quatre à dix ans. La disposition pour la maladie passoit chez plusieurs avec ces signes, sans que la maladie se développât. De même ceux qui avoient la toux sèche avec le son

(*) Versuche für die practische Heilkunde, aus den clinischen Anstalten von Tübingen. 1. Heft 1807. 11 Heft 1808.

rauque et profond, échappoient sans rien prendre, et sans que le paroxisme éclatât. Mais toujours cela arrivoit seulement lorsque la toux se détachoit et qu'il y avoit en même temps plusieurs selles d'une odeur fétide extraordinaire, sans être précisément diarrhéiques. »

« Là où le paroxisme éclatoit, le mal se développoit tout d'un coup avec horripilation et froid qui ne revinrent plus pendant la maladie. Il y eut alors une chaleur fébrile, mal de tête, peau sèche et une toux augmentée avec ce son spécifique profond et rauque, qui bientôt devint presque continu. Le visage devint rouge-foncé; le pouls dur et fréquent. Après quelques heures la toux dégénéroit en véritables spasmes de la poitrine. La respiration fut aussi aggravée; la trachée parut quelquefois comme resserrée, et déjà en inspirant seulement il y eut un ton sifflant. L'enfant faisoit de violents efforts; le visage devint plus foncé; le cou se gonfloit. Cet accès eut lieu pour la plupart dans la nuit. Vers le matin les accès spasmodiques diminuèrent. L'après-dîner du second jour il y eut toujours un second paroxisme, qui cependant étoit moins dangereux et moins orageux que le premier. C'étoient plutôt des spasmes de poitrine, que de la toux. Les malades se plaignoient de douleurs dans le larynx. La tête étoit fortement prise et le ventre constipé. La nuit suivante étoit ordinairement meilleure que la première, quoique toujours interrompue par des accès d'une toux courte et par des angoisses. Le second jour ressembloit à peu près au jour précédent; mais dans l'après-dîner la fièvre augmentoit de nouveau jusqu'à la chaleur la plus forte, et la toux se convertissoit en accès de suffocation et en spasmes de poitrine. La respiration avoit alors pendant l'accès continuellement le ton sifflant et prolongé. La crainte de la mort

rendoit les enfans pour ainsi dire calmes et tout-à-fait raisonnables. Ils cherchoient avec anxiété du secours , et prénnoient en ce moment volontiers toute espèce de médecine.»

« M^r. AUTENRIETH ne peut que seulement d'après les rapports d'autres médecins suppléer à l'histoire de la fin de la maladie , parce que son traitement arracha à la mort tous les enfans qu'il soigna. »

« L'art pouvoit guérir la maladie par la même voie , par laquelle la nature sauva quelques enfans , chez qui la maladie n'augmenta pas jusqu'au dernier degré. Dans pareils cas la toux se détachoit ; il survint des douleurs de coliques qui furent suivies de plusieurs selles brun-foncées et extrêmement fétides. Là où ces excrétiions arrivèrent, les malades guérèrent. »

« Le soin de l'art consistoit seulement à effectuer les secrétiions des boyaux. Ces copieuses excrétiions de selles pulpeuses , brun-foncées et très-fétides , après lesquelles la guérison arrivoit toujours, même dans la maladie déjà formée, eurent lieu le plus sûrement moyennant l'usage du mercure doux. Pour procurer ces selles dans l'époque préparatoire de la maladie , il falloit le plus ordinairement autant de grain de mercure doux , que l'enfant avoit d'années. A chaque grain de mercure on ajoutoit deux grains de magnésie. Mais là où la maladie avoit déjà éclaté , les doses du médicament devoient être augmentées en raison du degré de la maladie. On ne parvint à supprimer la fièvre et les accès de suffocation, que lorsque la maladie prit une forme gastrique , lorsque la langue se chargea subitement, lorsqu'il survint des douleurs de coliques , et qu'arriva cette excrétiion critique des selles , après laquelle une transpiration augmentée achevoit de rétablir l'équilibre dans l'organisme.

Aucune dose n'étoit trop grande tant que ce but n'étoit pas atteint. Un garçon de 15 ans prit en 24 heures quarante grains de mercure doux, et tous les trois-quarts d'heure on lui appliqua un lavement de vinaigre. La guérison se fit sans qu'il y eût salivation, ni diarrhée, ni inflammation des boyaux. »

« Mais lorsque le mercure et les lavemens de vinaigre ne furent pas donnés en quantité suffisante pour produire cette révolution, ou qu'on ne les administra pas d'assez bonne heure avant l'épuisement des forces, l'usage de cette méthode resta infructueux, ainsi que l'auteur en rapporte un exemple. »

« La quantité requise de mercure se détermina selon l'époque de l'épidémie (à son commencement il suffisoit d'une moindre quantité, que dans son plus haut degré vers l'été), selon la période de la maladie, et selon l'âge du malade. Plus on donnoit le mercure de bonne heure, et moins il étoit nécessaire d'en donner. Il étoit le plus avantageux d'abord après le petit frisson. Chez un enfant de 5 à 6 ans il suffisoit d'en donner 12 à 18 grains pendant un jour, ou pendant un jour et demi. Ordinairement on donnoit toutes les heures un grain de mercure doux avec deux grains de magnésie, et un peu de sucre. La combinaison avec la magnésie empêchoit le vomissement qui étoit aussi peu utile au commencement du plus fort accès de la maladie, que dans l'époque qui précédoit la maladie, et dans laquelle la maladie se préparoit. Lorsque l'intensité de la maladie l'exigoit, il falloit donner une pareille poudre toutes les demi-heures ou toutes les vingt minutes; et quand l'enfant vomissoit aussitôt après la première dose, il falloit en donner une seconde qui ordinairement étoit gardée. Seulement dans des cas rares on donnoit deux poudres à la fois. »

« L'effet immédiat du mercure étoit seulement une dimi-

nution de la tension dans le pouls et dans tout le corps par la nausée qu'il causoit. Ce n'étoit qu'après 12 ou 18 heures, qu'on remarquoit cette dissolution pour ainsi critique de la maladie. Elle s'annonçoit par la langue qui se chargeoit vite, et par quelques douleurs de coliques ; et elle monroit le commencement de l'extension de la maladie des organes de la respiration sur les organes gastriques. »

« La toux disparoissoit communément pendant ces changemens. C'étoit un signe de convalescence, lorsqu'elle reparoissoit ensuite. Lorsqu'elle cessoit entièrement, on ajoutoit un grain de la terra ponderosa salita à chaque dose de mercure, afin de ramener la toux par une envie de vomir. La continuation de l'usage du mercure étoit nécessaire jusqu'à ce que non seulement la toux fît cracher quelque glaire de temps à autre, mais jusqu'à ce que cela arrivât à chaque mouvement de toux. Lorsque le grand but, la dissolution du produit pathologique dans la trachée, et le transport de la maladie sur le système gastrique, étoit atteint, on diminueoit la dose du mercure, ou on le cessoit entièrement. Lorsqu'on employoit cette méthode après deux et même après trois fois vingt-quatre heures à compter depuis l'accès de la maladie, tous les malades guérissent. Mais lorsqu'on ne l'employoit que le sixième jour de la maladie, ou lorsque le pouls commençoit déjà à être intermittent, il n'étoit plus possible de sauver le malade. Le septième jour paroissoit ici, comme dans la pneumonie simple des adultes, être le jour critique, mais la crise étoit alors toujours mortelle. »

« Pour tempérer la fièvre et pour prévenir l'épuisement des forces, dont il y avoit plus à craindre que de la lymphe phlogistique coagulée et membraneuse, et pour soutenir le malade jusqu'à ce que le mercure pût agir, M^r. AUTENRIETH employa les lavemens de vinaigre. Il dit qu'il est

connu combien promptement un lavement de vinaigre rend pâle, fait naître une sensation de débilité et augmente la sécrétion muqueuse des boyaux. Mais dans les cas où la grande chaleur fébrile exigeoit beaucoup de lavemens de vinaigre, l'excrétion des selles en étoit arrêtée, et les selles fétides et critiques n'arrivoient qu'après deux ou trois jours. La guérison n'en étoit cependant pas arrêtée, puisque ce n'étoit pas l'excrétion mais la sécrétion de ces matières dans les boyaux, qui étoit exigée pour faire passer l'accès de la maladie. On ne donnoit jamais les lavemens avec le seul vinaigre de vin, mais on ajoutoit à une demi-pinte d'une décoction de son autant de cuillerées de fort vinaigre de vin, que l'enfant avoit d'années. Dans des cas légers trois lavement suffisoient par jour; dans les cas les plus graves on en donnoit un toutes les heures et même plus souvent. »

« Voici la marche de la guérison quand on se servoit de cette méthode. Les glaires dissoutes furent en partie rendues par la toux, et en partie vomies. Après quoi la chaleur fébrile cessoit pour quelque temps, le potils perdoit sa dureté, et il y eut des périodes plus longues d'une respiration libre et tranquille. Mais chaque léger sommeil augmentoit de nouveau les accès. A mesure que la trachée devenoit plus libre, la langue se chargeoit, et paroïssent alors les symptômes gastriques mentionnés qui avoient souvent un type tierce bien prononcé. Les selles salutaires s'effectuoient en ce moment, et il s'établissoit une sueur mollé et abondamment soutenue. Rarement la maladie se terminoit entièrement avant le septième jour depuis le frisson. Depuis ce jour elle continuoit à marcher vers sa fin par une sécrétion augmentée et soutenue de la peau et des boyaux. Chez quelques-uns il y eut démangeaison et enfluré des parties génitales. La guérison arrivoit pour la plupart

promptement et parfaitement. Quelquefois cependant de la toux, de l'enrouement et de la maigreur restoient pendant quelque temps, Un manque de transpiration retardoit la guérison. Le refroidissement pendant la convalescence donnoit lieu à des rechutes. Il n'y eut jamais de rechute lorsque la maladie étoit entièrement passée, ou seulement lorsqu'elle avoit pris la forme gastrique. »

« M^r. AUTENRIETH réproouve entièrement le traitement local de la trachéitis membraneuse. Il n'appliqua jamais des sangsues, il ne fit jamais frotter de l'onguent mercuriel, mettre des vésicatoires, ou respirer des vapeurs de napthe, parce qu'il regarde tous ces remèdes comme inutiles. Il employoit les émétiques dans le seul cas où la maladie avoit déjà gagné la forme gastrique, et où la membrane muqueuse dans la trachée, étant détachée mais non expectorée, occasionnoit des spasmes qui menaçoient de suffocation. Dans un pareil cas on donnoit à la fois de grandes doses d'ipécacuanha qui par le vomissement faisoit évacuer des morceaux entiers de glaire. »

« Dans l'épidémie de l'automne et de l'hiver 1807, quelques modifications dans ce traitement furent exigées par le changement causé par la saison dans le caractère épidémique. Un garçon de onze ans, affecté de l'angine membraneuse, ne prit point de mercure, mais de l'extrait de squille avec du tartre émétique, et on lui fit provenir à la tête une éruption moyennant un onguent très-fort (une partie de beurre d'antimoine, une partie de mercure sublimé et quatre parties de l'onguent ordinaire des cantharides). M^r. AUTENRIETH attache à cet onguent, à cause de l'extrême promptitude de son effet, une grande importance, lorsqu'il faut produire une métastase artificielle d'une âcreté pathique. Ces moyens et l'usage du soufre doré le rétablirent. »

« M^r. AUTENRIETH désigne lui-même les différences suivantes dans le traitement durant l'hiver de 1807. 1) l'indication et l'utilité des remèdes excitans et causant des nausées donnés en même temps que le mercure. Au printemps ils auroient été nuisibles et mortels en augmentant les efforts de la maladie ; à cette époque ils étoient utiles. Le soufre doré et les émétiques étoient utiles pendant le haut degré de la maladie ; la combinaison de la squille avec le mercure étoit très-avantageuse. Des remèdes excitans positifs ne nuisoient pas. 2) L'utilité des épispastiques appliqués de bonne heure sur la peau. Leur effet salutaire provenoit de la disposition que la matière morbifique, qui causoit la trachéitis, avoit alors de pouvoir être évacuée, comme par métastase, à travers quelques colatoires qui lui étoient ménagés par l'art. Ces colatoires artificiels étoient maintenant plus utiles que les émétiques. Cet onguent âcre fut appliqué à la tête, où le nombre des glandes sébacées sont si propres à se charger d'une sécrétion morbifique ; ou bien sur le creux de l'estomac, où l'on peut agir presque localement sur une partie du système nerveux des organes de la respiration. Au reste, la nature de la maladie étoit la même en hiver qu'au printemps, et dans les cas les plus importans le mercure étoit le principal remède. Ce ne sont pas les remèdes, dit M^r. AUTENRIETH, mais la simplicité dans laquelle ils sont ordonnés, la hardiesse de traiter au commencement ce mal comme maladie générale, et de ne faire aucune attention au mal local, qui soit quelque chose de nouveau. »

« M^r. HENKE, qui ne peut pas être d'accord avec toutes les prémisses et les conséquences de M^r. AUTENRIETH, observe avec justesse, que ce traitement est une chose indépendante pour elle ; que l'expérience peut seule décider de sa

valeur et de l'étendue plus ou moins grande de son usage ; qu'il faut indispensablement, que plusieurs médecins en entreprennent l'examen dans différentes épidémies de différens pays, et que toutefois il doit en résulter un avantage pour l'art, si beaucoup de médecins veulent essayer avec circonspection le traitement allégué et publier le résultat de leurs observations. »

Ce jugement d'un médecin d'un grand mérite dans les maladies des enfans nous auroit déjà seul imposé le devoir de rappeler ici ce traitement qui nous suggère les remarques suivantes :

1. M. AUTENRIETH paroît admettre qu'il existe une gradation de maladie depuis des symptômes fort légers dans le larynx jusqu'au croup le plus prononcé et le plus grave ; que c'est dans le fond la même maladie, celle qui passe sans aucune apparence de danger et sans aucun remède, et celle qui a des symptômes violens et qui exige le traitement le plus recherché et le plus soigné. C'est aussi l'opinion que nous avons de cette maladie. Mais nous ne pensons pas, comme M. AUTENRIETH nous paroît le penser, que la maladie doive observer toujours cette marche progressive des symptômes. Sans avoir eu quelque indisposition avant-coureur, cette maladie commence quelquefois par les symptômes qui ne sont considérés ici que comme le développement d'un autre mal précédent.

2. La douleur dans la langue ou au gosier est regardée ici comme essentielle et citée parmi les signes de la disposition à cette maladie, laquelle se passe quelquefois

sans que la maladie se développe. Nous ne trouvons pas que ceci soit constant. La douleur au larynx n'existoit souvent pas même dans des cas graves. Il est vrai qu'elle existoit dans la plupart des cas.

3. La maladie passoit sans remède seulement, lorsqu'il y avoit des selles fétides. Cette dissolution de la maladie peut avoir été générale dans l'épidémie de TUBINGEN ; mais il est sûr qu'elle n'avoit pas toujours lieu dans d'autres cas.

4. M^r. AUTENRIETH indique au commencement de la maladie une toux profonde et rauque. Ce qui est contraire au parallèle de WICHMAN et à l'assentiment de REIL ; mais je le trouve dans nombre de cas conformes à l'expérience.

5. L'horripilation et le froid par lesquels il est dit, que la maladie se déclare , pourroient faire croire à un métaschématisme de maladie, ce qui cependant ne paroît pas être l'idée de M^r. AUTENRIETH. Du moins ce n'est pas la nôtre. Nous pensons que la maladie dans son commencement , ne diffère de ce qu'elle est dans tout son développement , que par une augmentation ou une évolution de ses symptômes ; que la maladie peut commencer légèrement et croître au point de se terminer de suite par la mort. Il se peut aussi que le mal soit déposé d'un organe sur un autre , du nez p. e. sur la trachée et les bronches , ce qui se feroit alors avec horripilation et frisson. Peut-être cela arriva-t-il ainsi dans l'épidémie d'AUTENRIETH , et la maladie se porta-t-elle des boyaux

sur la trachée, et cette métastase, ou cette espèce de métaschématisme, s'opéra-t-elle avec de l'horripilation et du frisson. Mais cela ne peut pas être censé le cas général. Le mal qui se fixeroit d'abord dans la trachée ou dans les bronches pourroit certainement se développer dans toutes ses formes, sans que l'horripilation et le frisson, tels que M^r. AUTENRIETH les paroît caractériser, y eussent pris part.

6. Plusieurs passages font croire que ce n'étoit pas par les selles seules, que la maladie se guérissoit; mais aussi par une bonne transpiration et par des crachats. On doit donc demander, si l'on devra attribuer au calomel les propriétés de produire tous ces effets, ou si l'action sur les boyaux amène par elle-même la transpiration et les crachats. Si la transpiration et les crachats ont quelque part essentielle à la guérison de la maladie, ne se trouvera-t-on pas obligé dans des circonstances aussi impérieuses de solliciter ces effets encore par d'autres moyens?

7. L'effet des épispastiques est expliqué d'une manière très-mécanique.

8. Toute autre considération sur la théorie de M^r. AUTENRIETH à part, il résulte de ses expériences, que, quand même cette maladie ne proviendrait pas d'une métastase sur les organes de la respiration, elle peut pourtant être guérie en métastasant, ou faisant dériver ailleurs, le mal qui affecte la respiration. Et cette pratique de M^r. AUTENRIETH vient ainsi à l'appui de la principale indication que nous établissons dans la thérapeutique de cette maladie.

Nous devrions remarquer ici que nous voyons à regret, que M^r. AUTENRIETH ne s'occupe pas à porter quelques secours immédiats aux organes de la respiration ; et qu'il nous paroît téméraire de se reposer par rapport à la dérivation d'un mal aussi terrible sur un traitement aussi simple , si nous ne pensions pas , qu'un extrait pareil ne peut guères faire connoître les véritables idées de l'auteur autant qu'elles méritent de l'être , et si le cours moins rapide de la maladie à Tubingen ne pouvoit pas peut-être, par lui-même, être une raison du succès d'un traitement moins actif. Certes ce que ce traitement fait présumer , la description de M^r. AUTENRIETH le démontre , que cette épidémie différoit beaucoup de celles dont notre ouvrage renferme la notice. La différence est par fois plus saillante que l'analogie.

Outre l'exposition des indications particulières nous avons fait connoître deux méthodes de traitement général , celle de MILLAR et autant que nous pouvons le juger par l'extrait que HENKE en a donné, celle d'AUTENRIETH. le respect et la confiance qu'on doit à un médecin aussi distingué que LENTIN (*), nous portent à joindre ici l'instruction détaillée d'un traitement qui a été beaucoup adopté en Allemagne , et dont l'auteur dit, que , « lorsque dans les premières 24, ou tout au plus 36, heures on donne du secours , que tout est employé *dans l'ordre requis* , que chaque médicament est bien conditionné et préparé, *il ne manque plus du tout.* »

(*) Beytrag zur Heilung der angina polyposa (croup). Von L. F. B. LENTIN HUFELAND journal der practischen Heilkunde. 2. Band. 1796. 2 stük.

Pratique de
LENTIN dans
le croup.

« Aussitôt que par ses signes particuliers je reconnois le croup muqueux (car dans le commencement il n'est que muqueux, mais devient bientôt membraneux), je fais :

« 1°. D'abord appliquer en raison de l'âge, deux ou trois sangsues immédiatement au dessous du larynx, et saigner les plaies jusqu'à ce que je remarque une amélioration de la respiration et du pouls, et que les lèvres et les joues deviennent pâles. »

« 2°. Pendant qu'on se procure les sangsues je fais mettre les pieds dans de l'eau chaude, ou je les fais envelopper dans de la flanelle humectée d'eau chaude. »

« 3°. Je fais donner un ou deux lavemens. »

« 4°. Pendant que les sangsues tirent et que les plaies saignent encore, je fais prendre toutes les heures ou toutes les deux heures dix à quinze gouttes de l'élixir pectoral du roi de Danemarck, avec deux cuillerées à thé de ce sirop : *R. syr. e rad. senega unc. III. e g. ammoniac. unc. i. m.* qu'on fera avaler lentement, afin qu'il opère déjà en passant par la gorge. Pour des enfans fort délicats je fais ajouter un peu de thé. »

« 5°. Aussitôt que les plaies ont cessé de saigner, ou qu'elles sont bouchés par de l'amadou, je fais fortement appliquer un vésicatoire sur la partie supérieure du thorax, et puis je donne :

« 6°. D'abord un émétique, plutôt dans la vue de dissoudre la stasis muqueuse par un plus grand effort des muscles du cou, que pour évacuer l'estomac, ce qui pourtant peut en même temps être utile. »

« 7°. Pendant le vomissement et après je commence déjà à frotter avec l'onguent suivant, en ménageant les plaies, dans des intervalles plus longs ou plus courts, de manière que la moitié en soit consommée pendant les premières douze heures : *R. ungt. neapolit. drach. I. alb. camph. drach. III. m.* »

« La considération, que quelque chose d'inflammatoire causeroit l'épaississement (*gerinnung*) du mucus, et que tant par ce remède, que par la friction, l'épaississement seroit bientôt dissous, m'a engagé à employer ce remède, et on a tout sujet d'avoir égard à cette circonstance, puisque le sang qui s'écoule ici, est si extraordinairement glutineux (*klebrig*) et si porté à se consolider, qu'il prend la consistance de la chair dès qu'en quelque quantité il peut rester tranquillement uni. »

« Aussitôt après les premières douze heures le danger de la vie est ordinairement passé. On cesse alors la friction mercurielle. Le sirop et les gouttes sont continués jusqu'à ce qu'on trouve que le mucus se dégage bien et que l'état de la trachée devient de nouveau naturel. Lorsque j'ai pu observer que le mucus est détaché, mais qu'il est encore arrêté dans la trachée, je fais quelquefois éternuer les enfans par l'usage du tabac ou par de la poudre de fleurs de tilleul; et j'ai vu quelquefois que le mucus sortoit ainsi mieux de la trachée. »

« Fût-ce aussi que dans le commencement on ne pourroit pas décider de l'espèce du croup, ou que même on pût se tromper, l'application des sangsues sera pourtant non seulement utile, mais l'augmentation de la maladie en sera plutôt retardée; de sorte qu'on gagne du temps d'en reconnoître le plus exactement l'espèce; car le croup spasmodique tue en surchargeant de sang le cerveau. On pourroit de même dans des cas douteux faire aussi passer quelques grains de musc qui ne pourront ni empêcher l'action des remèdes contre le croup muqueux, ni empirer la maladie. »

LENTIN admet deux espèces de croup: un croup muqueux et un croup spasmodique; et il est à ce sujet entièrement de l'avis de WICHMAN, dont il vante extrêmement les distinctions. Il dit que, lorsqu'une de ces maladies

LENTIN s'a-
buse comme
WICHMAN

sur deux pré-
tendues espè-
ces de ma-
ladies.

est prise pour l'autre, la bétise du médecin coûte la vie à l'enfant en peu de jours. Et cependant nous venons d'entendre, qu'il pense que les sangsues ne seront pas nuisibles dans le croup spasmodique, et que le musc ne sera pas déplacé dans le croup muqueux. Les autres remèdes conviendront certainement également aux deux espèces supposées de maladie, de sorte qu'à en juger par le traitement qui guérit ces deux espèces, elles ne peuvent pas être censées différentes, quoiqu'il puisse en être fait un tableau assez opposé l'un à l'autre. Les différences établies par LENTIN sont presque les mêmes que celles de WICHMAN, et elles admettent les mêmes objections. Comme LENTIN rend à WICHMAN un suffrage qui, à ce que nous avons démontré, ne peut pas être légitimé, on doit supposer qu'il n'a pas eu de la maladie une idée aussi générale que nous croyons qu'elle l'exige. Ses indications deviennent par-là trop limitées, et le traitement qu'il expose comme général, et qui a été adopté comme tel, n'est qu'individuel.

Pratique de
TISSOT dans
les suffoca-
tions.

Le respectable TISSOT a dans son Avis au peuple un article sur les suffocations, qui n'est pas bien détaillé, et dans lequel l'auteur ne paroît pas avoir précisément pensé à traiter de notre maladie présente. Mais en substituant le nom des enfans à celui des adultes, on le reconnoîtra pour un cours précis sur la suffocation aigue de MILLAR. Les remèdes que TISSOT propose contre ces affections; et tout ce petit exposé, sont plus importans que bien d'autres choses recommandées *ex professo* contre

le croup. Ces
article en en
médecin
théorie de la
maladie en

« §. 518. Les
quand elles attaquent
respiration doit au
jours, ou d'un spasme
ou d'un engorgement
engorgement de c
isquenses. »

« La suffocation
rose, elle se di
comme les érauo
mettre le malade
lui faire sentir qu

MILLAR suppo
mais le pense au
premier accès se
que TISSOT l'exprim
MILLAR est dans le
nent et n'empêch

« §. 519. On e
gement sanguin
vigoureuses, sa
gent des alime
des liqueurs,
après quelque
fert, le visage

le croup. C'est pourquoi nous allons faire suivre ici cet article en entier. Le jugement et la pratique d'un tel médecin méritent toujours d'être appréciés, et notre théorie de la pathogénie et de la thérapeutique de cette maladie en acquerra un éclaircissement particulier.

« §. 518. Les suffocations, quelque nom qu'on leur donne, Avis au peuple sur sa santé. quand elles attaquent tout à coup une personne dont la respiration étoit aisée auparavant, dépendent presque toujours, ou d'un spasme dans les nerfs des vésicules du poumon, ou d'un engorgement de sang dans le poumon, ou d'un engorgement de cette même partie produit par des humeurs visqueuses. »

« La suffocation qui dépend d'un spasme n'est pas dangereuse, elle se dissipe d'elle-même, et l'on peut la traiter comme les évanouissements qui dépendent de la même cause; mettre le malade sur un lit, lui donner beaucoup d'air, et lui faire sentir quelque odeur plutôt puante qu'agréable. »

MILLAR suppose dans sa suffocation aigue (et WICHMAN le pense aussi) la même cause, et il dit que le premier accès se passe souvent de cette même manière que TISSOT l'exprime. La différence de la suffocation de Millar est dans le grand danger que ces accès ne reviennent et n'empirent.

« § 519. On connoît que la suffocation dépend d'un engorgement sanguin, quand elle attaque des personnes fortes, vigoureuses, sanguines, qui mangent beaucoup, qui mangent des aliments succulents, qui boivent des vins forts, des liqueurs, qui s'échauffent souvent; quand elle attaque après quelque cause d'échauffement, quand le pouls est plein, fort, le visage rouge. »

« On la guérit 1°. par la saignée du bras très-abondante, et réitérée, s'il est besoin.

2°. Par des lavemens.

3°. Par beaucoup de tisane de fleurs de sureau avec du vinaigre et du miel, à chaque pot de laquelle on joint une drachme de nitre.

4°. Par la vapeur de vinaigre respirée continuellement. »

C'est là une très-bonne instruction sur l'asthme synanchique inflammatoire.

« § 520. L'on a lieu de croire que la suffocation dépend d'un dépôt d'humeurs visqueuses sur le poumon, quand elle attaque des personnes dont le tempérament et le genre de vie sont opposés au tempérament et au genre de vie dont je viens de parler, tels que des gens valétudinaires, et foibles, phlegmatiques, pituiteux, paresseux, dégoutés, qui se nourrissent mal, ou de choses grasses, visqueuses et insipides, qui boivent beaucoup d'eaux chaudes; quand le mal attaque par un temps pluvieux, un vent de midi; quand le pouls est mou et petit, le visage pâle et cavé. »

« Ce qu'on peut faire de plus efficace c'est 1° de donner (si on peut l'avoir d'abord) toutes les demi-heures une demitasse d'une potion préparée d'une once d'oxymel scillitique, d'une demi-drachme d'antimoine diaphorétique non lavé, récemment préparé, et de cinq onces d'une forte infusion de sureau; 2°, de faire boire abondamment d'une infusion de fleurs de sureau et de l'hysope avec du miel; 3° d'appliquer aux gras des jambes deux forts vésicatoires. »

« Si le malade étoit robuste avant l'accident, si le pouls conserve encore de la force et paroît un peu plein, une saignée de sept ou huit onces est souvent indispensablement nécessaire. »

« Un lavement produit aussi quelquefois de très grands effets. »

« Les malades sont ordinairement soulagés dès qu'ils peuvent beaucoup cracher, quelquefois même un peu vomir. »

« Un grain de Kermès minéral avec une tasse de la tisane de fleurs de sureau et de l'hyssope, donné de deux en deux heures réussit souvent très-bien. »

« Si l'on n'avoit ni ce remède ni l'oxymel scillitique avec de l'antimoine diaphorétique, ce qui peut souvent arriver dans les campagnes, il faut piler un oignon médiocre dans un mortier de fer, ou de marbre, verser dessus un verre de vinaigre bouillant, passer fortement par un linge, y mêler autant de miel et avaler toutes les demi-heures une cuillerée de ce mélange dont j'ai observé l'efficacité d'une façon sensible. »

MILLAR détermine les mêmes causes occasionnelles, et les mêmes signes de sa suffocation aiguë, que Tissot de la suffocation visqueuse, et le traitement de celui-ci doit être jugé encore plus puissant que celui de MILLAR; l'oignon est un remède fort analogue à l'assa foetida, et le vinaigre avec le miel a une même vertu sudorifique que le spiritus mindereri. Pour compléter cette instruction il faut ajouter l'avis, qu'il s'agit d'une maladie extrêmement aiguë, et que pour la dompter dans son commencement même il faut employer à la fois tout ce qu'on doit juger y pouvoir contribuer en quelque chose.

La pathologie de l'asthme synanchique aigu nous a fait connoître, et a établi dans la diagnose quatre principales formes qu'il est important de distinguer dans les différentes apparitions de la maladie: un asthme sy-

nanchique muqueux ; un asthme synanchique inflammatoire ; un asthme synanchique spasmodique ; et un asthme synanchique gastrique. La thérapeutique doit donc former des indications répondantes à ces quatre espèces de maladie , et désigner les remèdes propres à satisfaire à ces indications.

Thérapeu-
tique de l'ast-
hme synan-
chique com-
pliqué.

Il nous reste à fixer un traitement pour les cas dont la diagnose est incertaine , et dont il a été dit dans le chapitre précédent , qu'ils pouvoient être regardés comme compliqués de toutes les quatre formes , dont aucune ne prédomine sur les autres au point de réclamer pour elle seule la principale indication. Ces cas doivent avoir beaucoup d'analogie avec ceux de la première espèce de l'asthme synanchique muqueux. Mais on peut mettre entre eux cette différence , que dans l'asthme synanchique muqueux aucune autre forme ne s'est encore développée , et on ne peut donc en distinguer aucune , parce que réellement aucune n'y apparôit. Tandis que dans le cas dont-il s'agit ici , nous supposons l'existence et la complication réelle de toutes les formes , dont l'une exige autant d'égard que l'autre , ou dont nous ne saurions du moins reconnoître et apprécier le degré et le rapport réciproque.

L'indication de la thérapeutique sera alors conforme à la diagnose de la pathologie , et elle réclamera tous les remèdes propres à chacune des espèces particulières , en exigeant de les combiner d'une manière analogue à la complication des différens caractères qu'on peut y en-

trevoir. Les quatre principaux remèdes répondant aux quatre principaux caractères de la maladie, sont les vésicatoires, la saignée, le musc avec l'opium et l'émétique. Deux de ces remèdes, l'émétique et la saignée peuvent être regardés comme évacuans et dérivans; l'un, le vésicatoire, comme dérivant et excitant; le musc et l'opium paroissent n'agir que comme excitans par un rapport probablement spécifique sur les nerfs.

Quand on réfléchit à l'affection indubitablement catarrhale dans cette maladie, et à l'effet incomparable et spécifique des vésicatoires dans les affections catarrhales; quand on se rappelle la facilité avec laquelle de fortes glaires se rassemblent dans l'estomac des enfans, et influent de là sur la poitrine, sur les nerfs et sur toute la constitution, et qu'on pense alors à l'avantage que procurent les émétiques tant en évacuant ces glaires, qu'en donnant des secousses aux poumons et aux voies aérifères, et en les délivrant du mucus dont elles vont être surchargées, en dissolvant les spasmes de la peau, et disposant ainsi à la crise la plus désirable des maladies catarrhales; quand on veut apprécier le soulagement que la respiration angoissée doit éprouver par une légère évacuation de sang, lors même qu'il n'y a pas précisément un état inflammatoire qui l'exige; et qu'on évalue la vertu du musc avec l'opium contre des spasmes, et le calme qu'ils peuvent procurer dans une altération de tout le système nerveux et musculaire, on doit embrasser avec la plus grande confiance l'action de

Efficacité des
vésicatoires,
des saignées,
du musc et
des éméti-
ques combi-
nés.

tous ces remèdes réunis , qui en déprimant les unes des actions de l'organisme et en relevant les autres, les entraident toutes , et ramènent cet état d'équilibre , dans lequel consiste la santé , et dont le grand BAGLIV dit que toute la médecine n'a d'autre but , que de la maintenir , et que le caractéristique de toute sa doctrine consiste à le faire connoître , à le rechercher et à le faire obtenir.

Précis de
tout le traite-
ment.

Lorsqu'on est d'abord à la portée de tous ces remèdes , il sera à propos d'appliquer premièrement le vésicatoire , soit au bas du sternum vers l'insertion du diaphragme , lorsque la respiration est très-gênée et qu'il y a des mouvemens convulsifs ; soit au haut du sternum vers la bifurcation de la trachée lorsqu'on aperçoit un ronflement et de la difficulté au passage de l'air dans cet endroit ; soit au larynx même , lorsqu'on juge que le mal est particulièrement local en cet endroit. Puis on donnera l'émétique ; après lequel le musc sera pris aussitôt avec l'opium , combinaison que nous trouvons particulièrement recommandable ; ou bien avec le calomel lorsqu'on ne voudroit pas hasarder de négliger ce remède. Comme il est supposé ici qu'il n'y a aucune indication bien prononcée , on pourra attendre avec les sangsues jusqu'à ce qu'après quelques heures on aura vu si les autres remèdes suffiront contre la maladie ou non.

Dans les intervalles où la respiration de l'enfant n'est par angoissée , on pourra lui faire respirer des vapeurs d'eau chaude. Le cou sera frotté avec de l'onguent sa-

turnin et mercuriel , et on y appliquera des cataplasmes anodins. Les pieds pourront être mis dans de l'eau tiède, ou être enveloppés d'une flanelle trempée dans de la lessive de cendres , ou on y appliquera encore des vésicatoires ou des sinapismes. Le sénéka et la valériane avec le spiritus minderéri et le liquor c. c. succinat. ; ou avec l'élixir du roi de Danemarck , le soufre doré ou le kermès et le sirop de la gomme ammoniacque seront donnée en même temps que le musc et l'opium. L'expectoration du mucus et des membranes qu'on aura réussi à détacher, sera aidée par la même espèce de remèdes.

Quant aux étternuemens que nous avons recommandés plus haut , nous ne pouvons pas mieux légitimer le succès que nous en avons fait espérer, qu'en rapportant littéralement la notice qui dans les annonces littéraires de Goettingue a été communiquée à leur sujet. Le N°. 13 Göttingische gelehrte Anzeigen, 1816. rapporte ce qui suit :

« Mr. le Dr. SACHSE, médecin de la cour de Meklenbourg-Schwérin , qui est renommé par son excellent ouvrage sur l'angine membraneuse ou le croup, a envoyé à la société royale des sciences une Observation médicinale rare et importante. Mr le conseiller de cour OSIANDER en a fait le rapport à la société royale dans la séance du 14 Octobre. Voici l'observation que Mr. le Dr REDDELIN à Wismar eut le bonheur de faire: une fille, âgée de 19 ans, qui dès sa jeunesse étoit affectée de scrophules et qui pendant quelques années auparavant souffroit des psorophthalmies, fut attaquée du croup au mois de mars 1813. Mr. le Dr REDDELIN ne vit la malade que le troisième jour, et il

Précieuse
expérience
du Dr. RED-
DELIN sur
l'effet du ta-
bac en ster-
nutatoire.

l'engagea à prendre le calomel avec du soufre doré. Le quatrième jour, qu'elle avoit déjà pris 24 grains de calomel, elle commença à repousser tout ce qu'on lui présentoit, à avoir de violentes inquiétudes, et à râler terriblement ayant la tête inclinée en arrière. Le pouls étoit petit et fréquent, et la tête toute couverte d'une sueur froide. Dans de pareilles circonstances, où l'on ne pouvoit pas penser à donner des médicamens, le médecin hazarda un autre moyen. Il remplit le tuyau d'une plume avec un mélange de tabac d'Espagne et de Marocco, et porta ceci à différentes reprises dans le nez de la malade qui étoit couchée dans le plus profond assoupissement. Tout d'un coup il lui arriva un violent étternuement avec vomissement. Cela fit sortir deux longs tuyaux membraneux; le râle cessa en même temps, et la malade qui étoit si près de la mort, fut sauvée. Par suite de son refus opiniâtre de tout médicament, la toux continua encore plus de 8 jours avec peu de crachats muqueux; et un enrrouement dura environ 4 semaines. »

« Cette observation apprend 1° que non seulement l'âge des enfans, mais aussi celui des adultes est exposé à l'angine membraneuse. 2°. Le long tuyau membraneux que Mr. le Dr. SACHSE a conservé dans l'esprit de vin et communiqué à la société royale, et qui étant ouvert et étendu, avoit en largeur 9 lignes pieds de roi, montre que de pareilles membranes tubuleuses peuvent se former aussi bien dans les bronches que dans la trachée. 3°. La couleur toute blanche de ces membranes montre qu'on ne les trouve pas toujours verdâtres, comme d'autres le prétendent. 4°. L'épaisseur et la couleur la rendent semblable à une peau de mouton mince et blanche. 5°. Il résulte qu'il est très-bien fait de penser à l'éloignement du produit pathologique, contre VIEUSSEUX. 6°. Ce cas confirme l'extrême utilité des sternutatoires, principalement du tabac

d'Espagne, dans pareil état désespéré. L'opinion de LENTIN que les sternutatoires dégagent la trachée plus puissamment que les émétiques, reste donc dans toute son importance. 7°. Ces membranes étoient comprimées lorsque Mr. SACHSE les reçut; mais on put facilement les étendre; et elles étoient si tenaces qu'elles supportoient qu'on les tirât fortement sans que la texture, fibreuse, à ce qu'il paroissoit, se divisât. 8°. Les points sanguins sur la superficie de la membrane fraîche et les vaisseaux serpentans ont disparu dans l'esprit de vin, de la même manière, qu'ils disparaissent en général après la mort. C'est pourquoi on ne les découvre pas facilement sur ces membranes dans les dissections; mais on les trouve plus aisément dans les morceaux et dans les canaux qui sont rejetés. Il est ainsi très-vraisemblable, que ces pseudo-membranes, deviennent peu à peu organiques. Enfin 9°. les symptômes présens étoient trop violens pour ne pas admettre une affection immédiate du larynx. Les tuyaux crachés ne présentèrent cependant rien qui eût donné lieu à une conclusion sur leur siège dans le larynx. Mais la longue durée de l'enrouement fait supposer que la lymphe plastique dans le larynx s'y est identifiée peu à peu sans intercepter le passage de l'air. »

Dans cette même séance Mr. OSIANDER rapporta une découverte qu'il a faite et qui est des plus importantes pour l'humanité souffrante. C'est l'efficacité surprenante de l'eau du laurier-cerise (aqua lauro cerasi) contre le squirre et le cancre de la matrice, employée extérieurement et intérieurement.